

[« Situations des poésies de langue française », 29-31 mai 2013, colloque international du CRTF, Université de Cergy-Pontoise, organisé par Corinne Blanchaud et Cyrille François]

***Ya'sîn* (1996) un hommage poétique de Jamel Eddine Bencheikh à Kateb Yacine**

Christiane CHAULET ACHOUR

Faire un détour par la poésie algérienne de langue française demandait un choix drastique pour que l'escalade soit assez exemplaire et pose quelques jalons éclairants. J'ai donc choisi d'y entrer par un poème-« dialogue¹ » construit entre deux poètes de haute stature mais de visibilité totalement déséquilibrée : Jamel-Eddine Bencheikh et Kateb Yacine, le premier² rendant hommage au second³, dans un poème intitulé, « *Ya'sîn* » dans le recueil de 1997, *Cantate pour un pays des îles*. Nous entrerons tout d'abord dans ce poème puis nous essaierons une comparaison des paroles mises en présence et des poètes qui en sont le support pour manifester une situation possible de la poésie de langue française en Algérie depuis l'indépendance.

Un poème, conjonction de deux voix

Comme il l'a déjà fait dans d'autres poèmes, Jamel Eddine Bencheikh adopte, dans ce poème, le verset⁴, le titre du poème étant lui-même significatif. Dans son premier recueil de 1981, il introduisait ainsi, « Six versets pour des mourants » écrits en 1961, puis « Sept versets à Pablo Neruda » écrits en 1973. Dans un de ses derniers grands poèmes, en 2003, « Le séisme », les versets de la sourate *az-Zalzala* sont explicitement donnés en tressage au dit du poète.

Avec « *Ya'sîn* », y a-t-il simple conjonction d'une homophonie avec le prénom du poète ou une plus grande complicité d'écritures poétiques ? Notre analyse essaiera de répondre à cette question.

Comme d'autres poètes contemporains, Jamel Eddine Bencheikh se coule dans cette forme dont la source est, pour les uns, biblique – citons Ségalen, Claudel, Saint-John Perse, Benjamin Fondane –, et pour les autres, dont Bencheikh, coranique. Ce verset poétique, Hédi Kaddour dit qu'il est : « d'ordre typographique *et* rythmique. Typographiquement, le verset est marqué par le retrait d'alinéa ; en cela il ne se distingue pas du paragraphe. Mais le verset n'est

¹ Faux dialogue puisqu'il se fait en l'absence de Kateb Yacine, décédé en 1989, et dont la présence et la « réponse » sont marquées par les citations que Bencheikh choisit dans son oeuvre.

² L'oeuvre de Kateb Yacine (1929-1989), est fondamentalement poétique. Nous citons les titres principaux, en laissant de côté le théâtre d'après 1969 : *Soliloques*, poèmes, Bône, Ancienne imprimerie Thomas, 1946, 64 p. ; rééd., Alger, éd. Bouchène, 1989. – *Nedjma*, roman, Paris, Le Seuil, 1956, 256 p. – *Le Cercle des représailles*, théâtre, Paris, Le Seuil, 1959, 174 p. – *Le Polygone étoilé*, Paris, Le Seuil, 1966, 182 p. – *L'Œuvre en fragments*, textes par Jacqueline Arnaud, Paris, Sindbad, 448 p. – *Le Poète comme un boxeur*, textes par Gilles Carpentier avec le concours de l'IMEC, Paris, Le Seuil, 185 p. Les oeuvres du « cycle de Nedjma » ont été traduites dans plusieurs langues : arabe, allemand, anglais, danois, espagnol, italien, portugais, russe, slovène...

³ J.E. Bencheikh, 1930-2005), poète et auteur d'ouvrages sur l'écriture poétique et de nombreuses études et traductions sur et de cette littérature arabe, les plus connues étant celle *des Mille et une nuits*, en collaboration avec André Miquel, Bibliothèque de la Pléiade. De son oeuvre poétique contenant des « versets », on peut citer : *Le silence s'est déjà tu* (Rabat, SMER, 1981, réédité chez Tarabuste) - *L'Homme poème*, Jean Sénac (Actes Sud, 1983) - *Etats de l'aube* (Rougerie, 1986) - *Les Mémoires du sang* (Rougerie, 1988) - *Transparence à vif* (Rougerie, 1990) - *Parole montante* (Tarabuste, 1997) - *Cantate pour le pays des îles* (Marsa Editions, Paris, 1997) – « Le séisme » (*Europe*, numéro spécial sur l'Algérie et Mohammed Dib, novembre 2003).

⁴ Cf. notre étude précédente : « Le verset et le poème », chapitre 5 de *Jamel Eddine Bencheikh – Polygraphies*, Blida (Algérie), éditions du Tell, collection « Auteurs d'hier et d'aujourd'hui », pp. 91-105.

pas le paragraphe de la poésie⁵. » Forme même des différentes écritures sacrées, Bencheikh choisit d'en faire l'écrin et donc, en partie, le sens de cet hommage à Kateb Yacine, connu pour son athéisme respectueux des croyants sereins⁶. Comment ne pas penser à ses obsèques, sept ans auparavant en 1989 : « Ses funérailles furent spectaculaires, inédites : son cercueil fut suivi par des milliers de jeunes gens, garçons et filles, chantant des hymnes populaires révolutionnaires au point où, sur la tombe couverte de centaines de roses, *L'Internationale* a étouffé les tentatives d'un imam mandé pour la circonstance et les officiels du Gouvernement refoulés au loin – du jamais vu...⁷ »

De *L'Internationale* chantée par des milliers de voix à Alger en 1989, à « Ya'sîn » dit par le poète solitaire, à Paris en 1996 : on mesure déjà l'aura de cet immense poète dont Kaoutar Harchi a pu écrire, en 2012 :

« A jamais, Kateb Yacine demeurera le père de la nation algérienne. Icône et figure impérissables. Symbole des pouvoirs conjugués de l'art et de l'amour. Celui qui regrettait d'avoir, durant de longues années, associé le silence à la création, serait sûrement étonné de savoir combien, au jour d'aujourd'hui, sa voix porte, et porte loin⁸. »

Revenons donc à Bencheikh et à son adaptation du verset pour « dire » Kateb... et aussi l'Algérie. Souvenons-nous qu'il a pu déclarer : « La poésie est la pratique d'une liberté ontologique. Elle mène en chaque poème, en chaque signification, une perturbation, une *fitna* diraient les Arabes, qui s'établit au cœur des codes et des rituels⁹. »

Il me semble qu'en choisissant ce poème, on se place, justement, au cœur même des divers horizons de cette poésie algérienne prise entre ses modèles culturels, ses langues et ses rythmes : en effet, quel que soit son degré de croyance et de proximité au texte coranique, tout poète algérien, formé par un passage à l'école coranique, ne peut pas ne pas intégrer ce rythme de la psalmodie dans sa pratique¹⁰. Par ailleurs, écrire au sens propre du terme pour le poète, est-ce toujours provoquer la *fitna*, c'est-à-dire la perturbation des significations légitimées par le religieux ? Cette forme est-elle vidée de sa destination habituelle pour être le tremplin d'une autre parole ? J.E. Bencheikh, dans son dialogue avec André Miquel, affirmait l'espoir d'une libération de la parole arabe de ce qu'il nomme « l'injonction du divin¹¹. »

⁵ Hédi Kaddour, *Aborder la poésie*, Le Seuil, Mémo, 1997, p. 85. « Pour reprendre une excellente définition de Jean Mazaleyrat, le verset est bien *une unité de discours poétique délimitée par l'alinéa et que son étendue empêche d'être globalement perceptible comme vers*. Ajoutons que plus les cellules rythmiques du verset s'éloignent des schémas métriques traditionnels, plus son originalité s'affirmera. »

⁶ Difficile de ne pas le mettre en lien avec les obsèques même de Kateb, obsèques tumultueuses et subversives, dans le contexte puisque les femmes y étaient très nombreuses et non silencieuses et qu'il fut difficile à l'imam de dire ce qu'il avait prévu, sur la tombe du poète. Voir le récit de Dalila Morsly, « L'homme des causes justes », Aix-en-Provence, *Impressions du Sud*, n°25, printemps 1990.

⁷ Mohammed Ismaïl Abdoun, « Kateb Yacine : une vie, une œuvre ou quand la poésie écrit l'Histoire », dans « Kateb Yacine un homme de parole », numéro spécial de la revue de l'ACB, *Actualités et Culture berbères*, n° 64-65, printemps-été 2010, p. 37.

⁸ Kaoutar Harchi, « Kateb Yacine ou l'Algérie rêvée – Portrait » dans *Quantara*, n°83, printemps 2012, p. 9.

⁹ *Failles fertiles du poème*, éd. Tarabuste, 1999, p.10.

¹⁰ Le Coran (« al-Qur'ân »), de par sa racine, exprime l'idée d'une « communication orale », d'un « message », transmis sous forme d'une « récitation à voix haute ». Forme demeurée immuable depuis quatorze siècles, le Coran est composé de 114 chapitres ou sourates (de l'arabe al-surā), subdivisés en versets (āyāt) et classés selon un ordre de grandeur décroissante, mode de classement, précise R. Blachère dans *l'Encyclopaedia Universalis*, qu'on retrouve dans plusieurs types de recueils poétiques ou philologiques constitués dans le monde sémitique. Notons aussi que chaque sourate comporte un titre qui n'est pas en relation étroite avec la dominante de la sourate souvent difficile à cerner.

¹¹ André Miquel et J.E. Bencheikh, *D'Arabie et d'islam*, Paris, éd. Odile Jacob, 1995, pp. 25 à 35.

C'est un véritable travail de la langue qui ne peut surprendre chez un poète qui se fait, ici, en trois dimensions : la citation coranique, la parole poétique de Kateb et les versets de Bencheikh.

La citation coranique

Ce poème écrit en 1996¹², paraît dans le recueil, *Cantate pour le pays des îles*, en 1997, dans une période où Bencheikh renoue, dans une grande proximité, avec les écrivains et artistes algériens, ce qui explique l'édition de ce recueil dans un numéro spécial de la revue *Algérie Littérature/Action*.

Dès le titre adopté, la référence au Coran est tout à fait explicite puisque Bencheikh reprend très exactement le titre de la sourate XXXVI, « Yâ-Sîn » (Y-S). Cette sourate tire son titre de son sigle initial et sert de début au dernier quart du Coran, lequel porte son nom : « le quart de Yâ-Sîn »¹³. La tradition musulmane lui accorde une grande importance et recommande à tout croyant de la mémoriser car elle est considérée comme « le cœur (*galb*) du Coran ». Elle est presque toujours psalmodiée sur les tombes et récitée pour les agonisants. Dans le canevas que le traducteur-commentateur propose de la sourate, plus d'un rapprochement peut être fait avec le poème. Il commence par le rappel de la qualité de créateur suprême de Dieu manifestée par ses signes : « la terre morte devenant un verger, les bestiaux, les arbres, le feu, les vaisseaux, l'universalité des couples dans la création : la nuit, la lune, le soleil ». Deux versets rappelle que Satan est l'ennemi déclaré de l'homme et que « les faux dieux » inspirent de vains espoirs. Il souligne l'étrange comportement de l'homme « sourd à toutes les exhortations » qui « se détourne de tous les signes de Dieu ». Son salut est dans le Coran et dans Muhammad, messenger de Dieu, « chargé d'annoncer et d'avertir », il « n'est pas un poète ». Les croyants seront récompensés et connaîtront la félicité au paradis ; les impies, l'enfer les attend. Le verset évoque aussi l'Heure dernière, la Résurrection et le Jugement dernier.

J.E. Bencheikh met en exergue le verset 80, le dernier qui désigne le Créateur en laissant planer le doute sur à « Celui qui » puisqu'on peut penser au poète, à Kateb Yacine lui-même : il faut prendre la mesure de la place subversive de ce poète en Algérie et dans le contexte arabo-musulman pour comprendre l'impertinence de la suggestion de cette « substitution ». Si le « je » désigne toujours le poète Bencheikh, le « il » et le « tu » sont souvent indécidables : est ce Dieu, est-ce Kateb et/ou tout poète ?

Les 16 versets de Bencheikh jouent subtilement de cette ambiguïté puisqu'ils s'enlacent à la poésie de Kateb. Mais devant la catastrophe du présent, la lancinante question revient de l'inanité du poème face à la sauvagerie, à la barbarie, à l'intégrisme. Subtilement, le poète change d'interlocuteur du 12^{ème} au 14^{ème} versets, il ne s'adresse plus à Yacine mais à Dieu, sans ambiguïté cette fois :

« Chacun de leurs crimes T'efface Révélation anéantie L'aveugle pour survivre ne respire plus Qui pourrait croire sinon de peur Entendre en sa stupeur le chant mystique revenir à lui-même exsangue Tel qu'en sa dernière gangue se corrompt le fruit défendu »

Aussi, dans le quinzième verset, face à la perversion du sens, le poème est brandi comme reprise de la sourate « Les Humains » ou « Les Hommes (an-Nâs) », suggérée et non citée : « Je viens te recopier sourate *Les Humains* en frise contre l'instigateur sournois »...

¹² Cette date ne correspond pas à la mort de Kateb, ni à un quelconque anniversaire.

¹³ Nous empruntons les commentaires qui nous ont permis de mieux comprendre le travail du poète, à la traduction suivante : *Le Coran*, traduction et commentaire de Cheikh Si-Hamza Boubekour, ENAG/éditions, Alger, 1994, Tome IV, p.187 et sq.

Cette sourate qui dit :

« 1 Dis : « Je cherche un refuge auprès du Maître des hommes,
2 Roi des hommes,
3 Dieu des hommes, [pour me garantir]
4 contre le mal [venant] du tentateur qui s'esquive,
5 qui insinue [de mauvaises pensées] dans l'esprit des hommes,
6 qu'il soit des djinns ou [qu'il soit] des humains »

Le dernier mot n'est pas à la parole coranique mais à Kateb Yacine. Mais cette parole coranique est bien placée à l'ouverture et à la clôture du poème.

La parole poétique de Kateb

Les seize versets de Bencheikh sont entrecoupés par six citations prises dans l'œuvre de Kateb Yacine. La moitié de ces citations sont reprises à ce très beau poème de 1961, « Poussières de juillet » : la 2^{ème}, la cinquième et la sixième. Les première et troisième citations sont prises dans *Le Cercle des repréailles* ; la quatrième enfin, au *Polygone étoilé*. On sait combien Kateb Yacine remettait sur le métier ses écrits : le poème, « Poussières de juillet » existe déjà en partie dans *Le Polygone étoilé* et, étant donné ce qu'en cite Bencheikh, on ne peut savoir s'il l'a emprunté à ce second texte en prose de l'auteur ou s'il a utilisé la version la plus complète donnée par Jacqueline Arnaud dans *L'Œuvre en fragments*, en 1989¹⁴. On sait aussi combien personnages, symboles et motifs reviennent obsessionnellement dans l'écriture de Kateb et, à la limite, rendraient presque vaine la recherche de la « source textuelle » tant les vers cités sonnent comme "du Kateb" sans attribution particulière ! On rejoint aisément l'appréciation de M-I. Abdoun : « L'écriture de Kateb Yacine se distingue d'entre toutes par ses images et son rythme d'une fulgurance imprévisible qui joue sur des contrastes saisissants... Nous tenons le temps blessé entre nos dents¹⁵. »

Si on lit ces six citations, on peut évoquer les thématiques qu'elles déroulent, dans une grande cohérence. Est d'abord rappelé le lien charnel et étroit du poète aux hommes de son pays, misérables et opprimés : l'Algérie sur le double mode, lyrique et épique, de Kateb (citation 1). L'Algérie est dominée par la répression au point que les vivants disputent la terre aux morts (citation 2). La guerre qui se déclare est anachronique car les parties en présence sont dans un rapport de totale inégalité quant aux moyens (citation 3). La création reste le lieu de l'expression qui se condense autour d'une femme, espace de toutes les tensions et conflits (citation 4)¹⁶. Retour aux morts qui se comptent par milliers (citation 5). Supplique finale consacrée à l'ancêtre à ne pas enterrer (citation 6) : l'ancêtre décapité par le colonisateur français dont le poème « Le Vautour » est une des occurrences. Plaidoyer lucide pour revenir à l'antériorité coloniale sans l'idéaliser mais pour se re-fonder.

¹⁴ Le poème paraît dans *Révolution Africaine* à Alger, le 24 juillet 1965. J. Arnaud en donne la version qui lui semble la plus achevée, version d'un texte qui a beaucoup de variantes et dont la matrice est sans doute le court poème « Ancêtre » dans *Entretiens sur les lettres et les arts* (numéro spécial Algérie, Rodez, février 1957) ; un autre poème a été publié dans *Etudes méditerranéennes* à Paris, n°1, été 1957 qui comprenait « L'ancêtre et le requin », redistribué entre « Poussières de juillet » et *Le Polygone étoilé* (p. 174).

¹⁵ Mohammed Ismaïl Abdoun, « Kateb Yacine : une vie, une œuvre ou quand la poésie écrit l'Histoire », art. cit., p. 38.

¹⁶ Le 4 mars 1965, l'émission consacrée à Kateb Yacine à la Radiodiffusion française, de Jean Paget et Jacqueline Harpet, commençait pas "Salut, porte fermée", extrait alors inédit qui paraît dans *Le Polygone étoilé*, deux années plus tard (pp. 146-147). Cf. *L'Œuvre en fragments*, op. cit., p. 435. Cf. la variante : « Salut porte fermée/Couverture d'un autre livre/Abattue sur nous/Les pages du livre déchiré/Je me souviens des longues promenades que je fis avec elle/Car elle était sur terre une mouette et dans la mer une île/ Elle était à la fois le navire et son ancre », pp. 102-103, dans le poème « L'œil qui rajeunit l'âme ». Cf. *L'Œuvre en fragments*, la note 22, p. 435.

On voit ainsi comment Bencheikh reconstitue « son » texte katébien pour qu'il devienne écho ou annonce de sa propre parole poétique.

Les versets de Bencheikh

De manière tout à fait attendue, ce sont eux qui occupent le plus d'espace textuel. Mais nous nous rendons compte déjà combien ils sont vectorisés par la double citation que nous venons d'étudier.

Les deux premiers versets essaient les symboles de l'univers katébien : et c'est bien ce que dit le poète : « J'accroche tes poèmes à nos murailles » : on reconnaît « une fumée lascive » ; « les docks » ; « nuages » ; « tapis d'aventures » : « vieux cadavre encerclé ». Ainsi s'éveillent la poudre d'intelligence, les récits que Kateb a fait de ses passages comme docker, le nomadisme et le voyage. Est éveillée aussi la lutte du poète contre le temps et contre la tromperie de la langue. Ces deux premiers versets se déversent en quelque sorte sur l'image de l'Algérie en souffrance dans la première citation de Kateb.

L'ensemble des trois versets suivants (3, 4, 5) continue sur ce mode mais déjà l'énonciateur-poète re-dessine l'Algérie. Non pas : « de Constantine à Bône. De Bône à Constantine, voyage une femme »¹⁷ ; mais en englobant son territoire plus à l'ouest, le poète énonce : « de Maghnia à Constantine ». C'est l'univers de la guerre et du malheur. La « noce incestueuse » renvoie une fois de plus à *Nedjma*. Mais peu à peu, le temps de l'écriture prend le pas sur le temps de la guerre d'indépendance qu'évoquait Kateb : Bencheikh passe insensiblement, et par un jeu de symboles, à la guerre civile des années 90. Ce sont les désillusions de la post-indépendance : l'homme ré-unifié rêvé, le pays remembré n'étaient qu'illusions. Le rêve de l'unité et de la cohérence n'est plus. Ici aussi au symbole du jarret qu'on trouvait chez Kateb se substitue celui de la « clavicule » : « Je n'étais plus qu'un jarret de la foule opiniâtre »¹⁸, magnifique symbole de la fusion de Lakhdar dans la foule pendant la manifestation du 8 mai 45, devient, sous la plume de Bencheikh : « Toute clavicule portant même calligraphie ». A ce rêve d'unité fait écho la 2^{ème} citation de Kateb.

Les versets 6, 7, 8 marquent l'échange entre hier et aujourd'hui. La solidarité et la fraternité ont été réelles mais semblent oubliées. Reprenant le célèbre titre d'un des premiers poèmes de Kateb, « Nedjma ou le poème ou le couteau », Bencheikh entre en guerre contre le pouvoir militaire et les intégristes en évoquant l'égoïsme d'une jeune fille, « Ah Fatma l'écolière ta carotide gargouille ». Le poète confond son dire à celui de Kateb, « Alif ami qui me commence et Yâ' serpent qui m'achève » ; les prières s'unissent « sabbat et *salât* », vraies prières désertant les mosquées. Encore une fois, la citation katébienne prend un autre sens avec l'expression de « guerre anachronique » : quel est ce pays de la guerre civile ?

L'ensemble des versets 9, 10, 11, est résolument passé du côté des années 90. Jouant sur le cinq du fameux « *A la cinco de la tarde* » de Federico Garcia Lorca, Bencheikh dévide le chiffre en « prières, ordinateurs piégés, continents incendiés », l'associant à l'incendie de la vieille mosquée de Tlemcen de Sidi Boumediène, dans un chant andalou : Dieu a-t-il trompé ceux qui croient en lui ? Cette dénonciation donne alors un sens autre à la citation katébienne puisqu'elle devient réceptacle du contresens sur le Livre saint et perturbation de la vie.

Les versets 12, 13, 14 sont la prière du poète à Dieu, une supplique pour tant de morts. Ce sera aussi le cas du verset 15 où s'ajoute la conviction de la force et de l'immortalité de la parole du poète : Kateb devient, comme Rimbaud, celui qui parcourt « l'éternité sur des sandales de néant » ; rassemblant l'idée de Dieu et celle du poète, l'énonciateur affirme : « Vers ta survie essentielle notre durée est en chemin ».

¹⁷ Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris, Le Seuil, 1956, p. 183. Et la suite... « [...] ce n'est plus qu'une lueur exaspérée d'automne, une cité traquée qui se ferme au désastre ; elle est voilée de noir. »

¹⁸ *Nedjma*, op. cit., p. 57 (V de la 2^{ème} partie).

Le dernier mot est à Kateb mais aussi à Bencheikh et sans doute aussi à Sénac¹⁹ et son « Chant pour un gaouri » qui s'adresse aux adolescents de l'Algérie en train de se faire. L'Ancêtre, oui comme Si Mokhtar, parlant à Rachid sur le bateau les ramenant de La Mecque : « Tu dois songer à la destinée de ce pays d'où nous venons, qui n'est pas une province française, et qui n'a ni bey ni sultan ; tu penses peut-être à l'Algérie toujours envahie, à son inextricable passé, car nous ne sommes pas une nation, pas encore, sache-le : nous ne sommes que des tribus décimées. Ce n'est pas revenir en arrière que d'honorer notre tribu, le seul lien qui nous reste pour nous réunir et nous retrouver, même si nous espérons mieux que cela²⁰. »

On ne peut être étonné que les versets de Bencheikh se termine sur la dernière citation de Kateb, réveillant le motif de l'ancêtre si fort dans sa propre création. C'est un thème qu'ils partagent fortement, même si c'est différemment²¹.

Situation de la poésie algérienne de langue française...

Le choix fait me semble, au-delà du métissage de l'écriture particulièrement intéressant, ne pas sacrifier au « jeunisme » qui caractérise la critique journalistique et parfois universitaire des deux rives sur la littérature algérienne actuelle qui veut privilégier les auteurs les plus récents. On ne peut circonscrire cette situation en faisant une croix sur les aînés, sur le mode « circulez, il n'y a rien à voir ».

D'abord parce qu'ils disent ce qui est encore d'actualité : les versets de Bencheikh, l'écriture de Kateb dynamisent notre regard sur l'Algérie et son histoire dans ses trois dimensions et ne privilégie pas le plus contemporain, « l'extrême-contemporain » comme on aime à le nommer. Le verbe du poète est lancé comme un défi à la violence du monde en des imprécations contre les totalitarismes qui réduisent l'humain à peu de choses et la liberté à sa plus simple expression : dans cette entreprise, le poète en citant le Coran, l'entraîne dans une autre lecture comme le fait Youssef Seddik par exemple²².

La forme du verset qui contamine les citations de Kateb augmente l'impression d'implacabilité de la dénonciation. Le recours au verset, expurgé de son contexte sacré mais l'incluant conjointement (d'où la confrontation du sacré et du profane en écriture), crée une forme hybride, au rythme original qui met le lecteur en tension d'écoute entre le familier et l'étranger : le murmure de l'incantation coranique et le chant prenant du lyrisme de deux poètes. Il est intéressant de terminer par un constat socio-culturel. On a beaucoup dit que les écrivains de langue française, en Algérie ou ailleurs, étaient une conséquence de la formation scolaire continuée en pratique professionnelle. Pour dire les choses plus simplement : que les écrivains francophones se recrutaient dans le milieu enseignant. Avec Kateb et Bencheikh, on voit, au niveau des plus hautes performances poétiques, un autre milieu se profiler : celui des magistrats musulmans poussant leurs fils le plus loin possible mais avec des destins divers, dus bien entendu à deux tempéraments extrêmement opposés mais aussi à des choix. La famille de Bencheikh est une famille de magistrats qui s'exile au Maroc, à l'abri de la colonisation directe de l'Algérie, colonie de peuplement. Ce qui n'est pas le cas de la famille de magistrats de Kateb Yacine. L'un trace son parcours de façon relativement normée, sacrifiant en partie la

¹⁹ « Chant funèbre pour un gaouri » dans *dérisions et Vertige, trouvures*, Arles, Actes-Sud, Juin 1983, 180 p. Poèmes avec une préface de Jamel Eddine Bencheikh. Couverture : lavis d'A. Benanteur.

²⁰ *Nedjma*, op. cit., pp. 128-129.

²¹ Jamel Eddine Bencheikh Chant pour les « costumes vivants » de Dimitrios Gouguidis dans « *Quatre offrandes de rive à rive* », poème publié dans *Peuples méditerranéens*, n° 30, janvier-mars 1985 : « Je suis l'ancêtre. Revenu / Du solstice de votre mémoire, / Je suis aussi votre miroir : votre horizon en moi / S'élance. / Mon habit est tressé de signes. Ma parole, / A qui saura lire / Entre les mailles du silence, / Se donne.[...]

²² Youssef Seddik, *Le Coran, autre lecture, autre traduction*, éd. De l'aube/éd. Barzakh, 2000. Il veut donner à lire « une parole coranique telle qu'elle nous a hélé, hors de la lisibilité cléricale, hors de l'énorme codage qui a fini par l'emmurer et la ravie à toute lecture », p. 17.

création poétique à un parcours professionnel, l'autre devenant ce poète errant et nomade, jamais soumis. L'un et l'autre ont des postérités différentes qui peuvent encore s'enrichir. Choisir de (re)mettre l'accent sur Bencheikh, c'est aussi pointer du doigt tout ce dont l'Algérie actuelle se prive et méconnaît. Faire ré-entendre la voix de Kateb, c'est aussi espérer qu'au-delà d'un nom qui claque comme un drapeau, la poésie d'aujourd'hui s'abreuve à ces « récents » « ancêtres ». Ici est notre poésie algérienne !